

Mettons quelqu'un qui ouvrirait ce livre : *Les paroles restent. Conversations en psychanalyse avec Nils Gascuel et Marie-Jeanne Sala*¹. Quelqu'un qui entretiendrait une certaine familiarité avec les notions et les voies de la pensée psychanalytique, qui même occuperait une fonction d'analyste. Il n'est pas sûr que ce quelqu'un comprenne aisément le texte. Surtout si ce quelqu'un n'appartient pas à la génération de l'autrice- disons, pour prendre un repère simple, à la génération des analystes qui ont eu affaire, d'une façon ou à d'une autre, à la voix de Lacan – mais à une génération suivante – disons donc celles et ceux qui n'y ont pas eu directement affaire. Eh bien, il se peut que ce quelqu'un se sente assez lent, voire assez bête, devant ce livre.

Le livre retient, cela ne fait pas de doute. Déjà parce qu'il s'agit un double livre : un texte écrit d'une part, et un film d'autre part. Le dispositif est pour le moins inhabituel, en appelant à une double matérialité et une double temporalité, du côté de l'écrit et du côté du dit noué au vu. Si bien que les contenus se recroisent sans se superposer tout à fait. Un dispositif qui tout à la fois thématise et met en œuvre la distinction entre registre de la parole et registre de l'écrit, et dès lors entre les voies de retour qui s'y attachent : les voix font le lieu du refoulement et de retour du refoulé, tandis que l'écrit est intrinsèquement lié au démenti, avec son point d'ancrage sur le réel des lettres et des dates. Ces processus, distincts et entrelacés, on peut les suivre dès les premiers éléments de la tradition monothéisme, entre les voix des prophètes et l'établissement des textes bibliques. On peut les suivre, aussi bien, à hauteur des cures et de leurs aléas transférentiels, selon ce qui en vient, ou non, à s'écrire de la parole. On peut les suivre, immanquablement, dans l'histoire et les soubresauts des écoles analytiques. Solal Rabinovitch élude aucun de ces niveaux, c'est passionnant. On est pris par le livre. Comprendre, c'est autre chose.

Une question qui n'a cessé d'être vive depuis les débuts de la psychanalyse, qu'elle soit dépliée ou écartée, concerne ses rapports au politique. Solal avance là-dessus des éléments précis. Elle évoque la conjonction entre engagement dans la psychanalyse et engagement politique, centrale et indiscutable pour elle comme pour beaucoup de sa génération, et elle indique, de surcroît, que cette conjonction a eu un véritable rôle dans la société de ces années-là. Elle souligne le rôle politique de Lacan, non seulement par son attention personnelle à la scène sociale et politique contemporaine, mais par la constitution d'un trépied impliquant le Séminaire, l'École, et les cures. « L'enseignement de Lacan était extérieur à l'École, il l'avait

¹Solal Rabinovitch, *Les paroles restent. Conversations en psychanalyse avec Nils Gascuel et Marie-Jeanne Sala*, Collection Scripta, Eres 2023

voulu. La passe, avec laquelle il avait refondé son École, était interne à l'École. Et les cures traversaient séminaire et École, l'intérieur et l'extérieur. (..) On peut dire que les trois éléments du trépied, ou les trois ronds d'un nœud borroméen, c'étaient le séminaire, les cures et la passe. » Solal sait de quoi elle parle. Entrée à l'EFP au moment de sa fondation elle a fait partie par la suite du premier lot de passeurs. Elle témoigne de cette expérience, y compris du bafouillement qui l'avait saisie au moment de rendre compte devant le jury d'agrément de ce qu'elle avait entendu du passant, une sorte de désorientation, à ne plus savoir à quelle place se situer dans ce dispositif. Recevant aussi une parole de Lacan à propos de ce déphasage : « Mais mon petit, c'est ça la passe. » Elle reçoit cette parole en deux temps : pensant sur le moment que cela visait ce passant particulier; puis des années plus tard, qu'il s'agissait de la situation même de la passe : « J'ai réalisé que c'était ça, la passe : le passeur, c'est la passe ». L'autrice nous parle depuis sa propre expérience. Elle parle aussi depuis une « communauté d'expérience » (je la cite) à l'endroit de ce nouage qui a marqué une génération d'analystes.

Peut-être est-ce le point où l'on touche au noyau d'incompréhensible que j'évoquais à la première lecture du livre – et je vais endosser plus directement cette incompréhension. Dans l'époque qui correspond à mon parcours avec la psychanalyse, j'ai bien sûr été concernée par les dispositifs de cure, de séminaire, et d'école et de passe. Mais pas sous le renvoi à une communauté d'expérience et, ce qui va avec, pas dans une implication analogue de l'analytique et du politique. C'est-à-dire, me semble-t-il, pas sous le même nouage. Il y aurait matière ici à se lancer dans des considérations historico- politiques sur les enjeux et les bascules d'époques, alimentant éventuellement une nostalgie quant à une époque où discours analytique et discours du politique auraient pu interagir. Je vais plutôt emprunter, à mon tour, le raccourci par un point d'expérience. Lors de mon premier poste en hôpital psychiatrique, en 1989, je me trouvais engagée d'un côté dans une analyse, d'un autre côté dans une pratique, et aussi dans la découverte de textes issus de différents champs. J'avais choisi un service marqué par la psychanalyse, où j'imaginai que se déploierait une ferme pensée à cet endroit. Or j'assistais plutôt à des discours qui tournaient en boucle, avec des controverses, voire des règlements de compte, dont les enjeux m'échappaient complètement. Étais-je montée dans le mauvais train ? (L'image sort d'un rêve que j'ai fait en préparant cette présentation). Montée dans le mauvais train, peut-être. Sauf qu'une autre dimension venait à se présenter, par l'entremise des infirmière et infirmiers avec qui je travaillais, et de patients qui avaient une longue carrière à l'hôpital psychiatrique ; ils déliraient, abondamment, *et* ils disaient, et me transmettaient, quelque chose de cette histoire à laquelle ils avaient participé. D'où cela

venait-il ? Une circulation de savoir n'advient pas spontanément, pas sans s'appuyer sur des traces, en l'occurrence des traces issues d'une bonne quinzaine d'années d'exercice de la psychanalyse dans ce service.

A noter que cet écart ne signifie certainement pas que les rapports psychanalyse/politique seraient absents, ou minorés, pour les analystes des générations qui suivent celle de Solal. Bien au contraire, ils sont appelés de façon criante en notre époque de brutalisation des liens de solidarité élémentaire, où (par exemple) des enfants dorment par milliers dans les rues de Paris tandis que des logements auparavant dits « sociaux » sont affectés à des manifestations de prestige autrement rentables. Ce qui se « traite » notamment en s'employant à « prouver » que ces enfants ne seraient pas des enfants (pas des mineurs avec les droits afférents) : soit par une logique de démenti. On ne voit pas comment l'exercice de l'analyse pourrait s'abstraire de ce réel du politique. Disons plutôt que leurs rapports ne passent plus par les mêmes voies, en l'occurrence pas par les mêmes nouages discursifs. Ma suggestion (et mes propres mises en œuvre) serait qu'ils passent par des dispositifs transférentiels.

Or le livre, le double livre, de Solal Rabinovitch, propose un autre nouage décisif (pas sans lien avec le premier, mais autrement mobilisé et mobilisable), à l'endroit de qu'on peut appeler le symptôme de l'analyste. Elle ne s'en tient pas, en effet, à une articulation extrinsèque des processus de démenti et de refoulement selon leurs occurrences dans l'histoire des écoles analytiques, mais elle en vient à une incarnation symptomatique singulière. Elle évoque l'expérience, violente, qu'elle en a fait depuis le sort réservé à une texte sien qui pointait des opérations de démenti, de falsification des traces de l'histoire analytique, par le « chef » en place dans un moment d'école analytique. La rétorsion ne s'est pas faite attendre : elle s'est trouvée injuriée publiquement, avec demande par courrier de présenter ses excuses pour l'« insulte » dont il aurait été l'objet. Or elle va y répondre, quant à elle, malgré elle, du côté de la matérialité de sa voix, par un épisode de mutisme : « J'en ai perdu la voix pendant plusieurs mois ». « Le fil ténu entre parole et écrit, voix et lettres, s'était alors rompu net. »

L'autrice fait aussi résonner sa « réponse » - telle qu'elle s'est constituée dans l'ordre d'un symptôme de parole - avec le choix de rester analyste. Elle avait posé ce choix une première fois en n'embrassant pas la carrière de médecin des hôpitaux, puis, une seconde fois, à travers sa découverte du terrible acte de *numerus clausus* qui avait rayé son père du barreau de Paris, en tant que juif, en 1941. Son père avait de surcroît, peu de temps avant sa mort, eu à connaître d'un autre registre d'exclusion, cette fois depuis la communauté à laquelle il appartenait, du fait de ses écrits qui prenaient position à l'égard de la politique de l'État

d'Israël. Solal avait accordé valeur interprétative à cette découverte, relativement au choix de ses voies d'inscription comme analyste, en renonçant une seconde fois au statut de médecin des hôpitaux. Y revenir l'amène aussi à une lecture après-coup de la crise d'École susmentionnée, sur le mode d'une répétition qui la concerne directement : « De la même façon, j'avais été presque bannie de la communauté analytique à laquelle j'appartenais à cause d'un écrit que j'avais commis, et j'étais devenue muette. » Elle écrit alors : « La ligne de partage des eaux entre écrits et paroles rencontre d'étranges refus ».

Solal situe donc différents moments dans le choix de devenir, ou de rester, analyste. Laissant entendre : ni une fois, ni deux fois, mais un certain nombre de fois. On peut sans doute y compter cette mise en écriture d'après-coup, qui en passe par un symptôme. Elle réalise par là-même un passage rare : depuis un moment d'exaction brutale, elle réalise un tour de lecture qui en vide littéralement la jouissance, ou la douleur, en y liant l'articulation de son propre symptôme. Que faire, en effet, quand l'institution, les institutions, non seulement ne soutiennent pas le travail analytique, mais l'entravent considérablement, l'empêchent, le bloquent, plus ou moins violemment (ce qui reste évidemment d'actualité) ? Tout va à rebours, n'est-ce pas, dans le sens de retrouver la pente du symptôme, voire de l'accentuer. Eh bien, l'une des choses à faire est peut-être bien de se laisser « symptômer », en fonction d'une certaine capacité à attraper le transfert, à attraper le symptôme. Ainsi l'autrice en saisit-elle au vol un fragment de savoir : une saisie sur le fil, précaire, entre bout d'histoire et bout de corps – précaire et dès lors opérante, capable de toucher aux processus du refoulé et du démenti, au croisement d'une vérité subjective et d'une vérité de l'institution

Tel est donc le parcours de lecture qui s'impose à moi : depuis l'absence d'une communauté d'expérience quant à un certain trépied, là où je ne *peux pas* comprendre, à ce nouage second où le livre de Solal Rabinovitch ne m'en parle que mieux, d'une génération à l'autre.

Patricia Janody